

AVANT-PROPOS

L'époque de l'année, et le jour même où la première homélie sur Lazare fut prononcée, se trouvent indiqués dans le titre de cette même homélie; et l'exorde en fait encore mention. C'est donc le 2 du mois de janvier, après la fête des Saturnales, que Chrysostome comment cette série de discours. Pendant cette fête, qui était bien réellement la fête de Satan, la majeure partie de la ville d'Antioche s'abandonnait à toutes les orgies du paganisme; les danses succédaient aux repas, et la dissolution ne connaissait pas de bornes. Il est à présumer que l'homélie sur les calendes est de cette même année : dans cette instruction, l'orateur s'était élevé avec une admirable énergie contre cette coutume diabolique, afin d'opposer une digue à la corruption qui en était la cause et l'effet. Lui-même nous le donne à comprendre dès les premiers mots du discours suivant. Quant à l'année, il nous est impossible de former même une conjecture; et nous regardons comme entièrement nul ce que Herman et Tillemont ont dit pour assigner à l'année 387 les homélies dont nous nous occupons; ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles ont été prononcées à peu de jours d'intervalle l'une de l'autre. Elles furent seulement interrompues par les fêtes de saint Babylas et des saints martyrs Juventin et Maximin, dont les panégyriques retardèrent la quatrième homélie, comme le saint docteur le dit lui-même en la commençant. Il ne faut pas croire que le discours sur Babylas, dont il parle en ce même endroit, soit le livre assez étendu que Chrysostome a composé sur ce héros chrétien et contre les idolâtres, ainsi que l'a pensé et consigné dans son édition Fronton-le-Duc. Cela n'est pas possible; car ce livre est trop long pour avoir jamais été adressé à un auditoire : c'est ce que nous démontrerons plus tard, au sujet même de ce livre.

SUR LAZARE

PREMIÈRE HOMÉLIE

Homélie prononcée à Antioche, deux jours après les Calendes, sur ceux qui s'adonnent à l'ivresse, hantent les cabarets et mènent des danses à travers la ville; de plus, un maître ne doit jamais désespérer de ses disciples, tout indociles qu'ils sont pour le moment; enfin, sur Lazare le mendiant et le mauvais riche.

1. Le jour d'hier était bien la fête de Satan; mais vous en avez fait une solennité spirituelle, par votre zèle à recueillir nos paroles, par votre empressement à les accomplir : vous en avez passé la majeure partie dans la sublime ivresse de la sobriété, et Paul était le coryphée de vos danses, de vos danses mystiques. De là pour vous un double gain : vous avez fui les danses honteuses de l'orgie, et vous avez pris part au chœur sacré qu'embellissent les seuls attraites de la modestie chrétienne. Et vous aussi, vous aviez des coupes à la main, des coupes qui débordaient, non de flots de vin, mais de ceux de la saine doctrine; vous-mêmes étiez devenus le luth que faisait résonner l'Esprit divin : tandis que les autres chantaient en l'honneur du démon, vous, renfermés dans ce temple, vous étiez autant d'instruments spirituels; une musique céleste s'élevait de toutes vos âmes réunies, sous le souffle inspirateur de la grâce. L'harmonieux concert que vous avez donné ne charmait pas seulement l'oreille des hommes, il réjouissait encore les vertus qui peuplent les cieux. Courage, donc ! que notre langue soit de nouveau, dans ce jour, une arme contre l'intempérance, et faisons une guerre d'extermination à cette vie de dissolution et de débauche; ne ménageons pas ceux qui passent les jours entiers dans de tels désordres, non pour les faire rougir, mais pour les arracher à la honte; non pour les flétrir, mais pour les corriger; non pour les donner en spectacle comme des criminels, mais pour les délivrer de l'orgueilleuse tyrannie du diable. L'homme, en effet, qui passe les jours entiers dans l'ivresse et les grossières voluptés de la table est l'esclave de Satan.

Plaise à Dieu que mon discours leur soit profitable ! S'il leur arrivait, toutefois, de persévérer dans leurs vices, malgré nos avertissements, nous ne cesserions pas pour cela de les avertir encore : les sources ne cessent pas de couler, bien qu'on ne vienne pas y boire; le cours des ruisseaux et des fleuves ne s'arrête pas, parce que personne n'y va puiser. Il en est de même du prédicateur de l'Évangile, quand on ne se rend pas à ses conseils; il doit toujours remplir son ministère. Dieu, dans sa bonté, nous fait une loi d'user sans relâche des moyens qu'il nous a donnés pour amener le triomphe de la vertu; dépositaires de sa parole, nous ne devons jamais la retenir captive dans nos cœurs, quelles que soient la répulsion et la négligence dont elle est l'objet. Lorsque Jérémie faisait entendre aux Juifs les menaces du Seigneur et leur annonçait les maux suspendus sur leur tête, voyant que ses auditeurs dédaignaient ses conseils et le tournaient sans cesse en dérision, il voulut un jour renoncer à prophétiser de la sorte, dominé qu'il était par la faiblesse de l'homme, et ne pouvant plus supporter les injures et les sarcasmes dont il était assailli; voici ses paroles : «Je suis devenu un sujet de moquerie pendant tout le jour, et j'ai dit : Je n'élèverai plus la voix, et je ne prononcerai plus le nom du Seigneur. Mais voilà que s'est allumé dans mon cœur un feu dévorant qui brûlait mes os; et je suis tombé dans la langue, n'en pouvant plus supporter la violence.» (Jer 20,7-9) C'est comme s'il disait : Je voulais me désister de mes prédictions, parce que les Juifs refusaient de les entendre; mais, à peine avais-je conçu cette pensée, que la puissance de l'Esprit s'est précipitée comme le feu sur mon âme; c'était comme un incendie déchaîné au dedans de moi, dont mes os étaient rongés et consumés, au point que je ne pouvais plus résister à ses atteintes. Si le Prophète, chaque jour en butte à de nouveaux outrages, était ainsi torturé parce qu'il avait résolu de se taire, à quelle indulgence croirions-nous avoir droit, nous qui n'avons encore rien souffert de semblable, dans le cas où nous nous laisserions décourager par l'incurie de quelques-uns de nos frères, où nous renoncerions à nos enseignements, alors surtout qu'il en est un si grand nombre qui les écoutent avec docilité ?

2. En parlant ainsi, je n'ai pas pour but de me consoler et de me raffermir moi-même; car j'ai déjà résolu dans mon cœur de remplir ce ministère tant que je respirerai, tant que Dieu voudra me conserver la vie, et, qu'on m'écoute ou qu'on ne m'écoute pas, de rester à jamais fidèle à la mission qui m'est imposée. Mais, il est des hommes qui se plaisent à décourager les autres; non contents de n'être eux-mêmes d'aucune utilité, ils refroidissent le zèle et le

HOMÉLIES SUR LAZARE

dévouement par leurs froides représentations et leurs sarcasmes. – Cessez de leur donner des conseils, disent-ils; cessez de les exhorter et de les instruire; ils ne vous écouteront pas; renoncez à tout rapport avec eux. – Puisqu'on tient à chaque instant un tel langage, je ne dois pas me lasser de revenir sur ce sujet, afin de détruire dans les esprits ces idées inhumaines, ces tentations diaboliques. Hier encore on parlait ainsi, je le sais; à propos de quelques chrétiens, qui avaient passé au cabaret un temps assez considérable, on disait, avec le sourire de la malice et de la raillerie : Tout le monde est vraiment converti; plus personne qui s'introduise dans un cabaret; chacun est devenu d'une admirable sobriété ! – Ô homme, que dites-vous là ? Avais-je contracté l'engagement de les prendre tous en un jour dans mes filets ? S'il en est dix qui se soient montrés dociles, cinq, même un seul, n'est-ce pas assez pour soutenir mon courage ? Je vais même plus loin : j'admets que personne n'ait profité de mes discours, ce qui n'est guère possible cependant, quand on se réunit en si grand nombre pour les entendre, pensez-vous que, même alors, nous ne gagnions rien à remplir ce ministère ? Il est vrai, plusieurs sont entrés dans un cabaret; mais je ne puis pas supposer qu'ils y soient entrés avec la même impudence : le souvenir de nos paroles les a poursuivis jusque là; nos leçons et nos reproches retentissaient dans leur cœur tandis qu'ils étaient assis à la même table; ce souvenir les a couverts de honte; ils ont rougi dans le secret de leur pensée; ils avaient perdu quelque chose de leur ancienne assurance. Or, qu'un pécheur rougisse de lui-même, qu'il condamne sa conduite au fond de son cœur, c'est un commencement de salut, c'est le prélude d'un heureux changement.

Voici un second avantage, qui n'est pas inférieur à celui-là : Ceux qui pratiquent déjà la sobriété, font toujours un progrès dans la tempérance, montrent une plus grande régularité de vie, parce qu'ils puisent dans nos discours la conviction de plus en plus profonde que la vraie sagesse consiste à s'éloigner du chemin où la foule se précipite. Nous n'avons peut-être pas guéri les malades; mais, à coup sûr, nous avons communiqué de nouvelles forces à ceux qui se portent bien : notre parole n'a pas encore délivré les esclaves du vice, mais elle a rendu plus vigilants les amis de la vertu. A ces avantages, je puis en ajouter un troisième : Ceux que je n'ai pu persuader aujourd'hui, demain je les persuaderai peut-être; et, si ce n'est pas demain, pourquoi ne serait-ce pas le jour suivant, ou plus tard encore ? Un homme qui refuse aujourd'hui de m'écouter, je ne désespère pas de le trouver demain plus soumis et plus raisonnable; et, s'il repousse ma parole demain comme aujourd'hui, ce sera dans quelque temps qu'elle ébranlera son âme. Le pêcheur qui, tout le jour, a retiré ses filets vides, prend quelquefois sur le soir, au moment de quitter la pêche, le poisson qui lui avait échappé jusque-là. S'il fallait demeurer dans le repos, s'abstenir d'un travail quelconque, parce qu'il arrive souvent que nous n'atteignons pas le but de nos efforts, la vie tout entière serait inutile; tout serait perdu, non seulement dans les choses spirituelles, mais encore dans celles qui regardent le temps présent. Si l'agriculteur renonçait à cultiver la terre parce qu'il a vu plus d'une fois, souvent même, détruire par les intempéries des saisons le fruit de son travail, le genre humain serait bientôt anéanti par la famine. Si le navigateur renonçait à la mer à cause des tempêtes qu'il a quelquefois essuyées, personne qui voulût désormais s'aventurer sur les flots, et notre vie serait dépouillée des plus précieux avantages. Parcourez tous les arts, et donnez à ceux qui les pratiquent les conseils que vous me donnez à moi-même; le silence de la mort régnera partout, et la terre n'aura plus d'habitants. Mais, comme cela n'est ignoré de personne, on a beau voir ruiner les espérances qu'on avait fondées sur son industrie, on y revient toujours avec le même courage.

3. Rien de tout cela ne nous étant donc inconnu, mes bien-aimés, ne tenons pas le même langage, je vous en conjure; ne disons plus désormais : A quoi bon tant de discours ? – Aucun bien ne peut résulter d'une semblable parole. L'agriculteur ne se déconcerte pas si facilement; bien qu'il ait à plusieurs reprises perdu le fruit de son labeur, il persiste à cultiver son champ, à confier au sol la même semence; et il n'est pas rare qu'une année le dédommage abondamment de toutes ses pertes antérieures. L'homme de négoce n'agit pas autrement : il a subi de fréquents naufrages; le voilà cependant encore dans le port; et quand il a réparé son navire, engagé des matelots, emprunté de nouvelles sommes, il rentre dans la carrière, quoiqu'il en connaisse plus que jamais les périls et les revers. En un mot, dans toutes les entreprises possibles, les hommes suivent l'exemple de l'agriculteur et du marchand. Et lorsque nous les voyons déployer tant d'efforts et de zèle pour des intérêts temporels, malgré les déceptions auxquelles ils s'attendent, nous renoncerions à notre devoir, parce qu'on n'a pas écouté notre parole ! Serions-nous vraiment dignes de pardon ? quelle excuse pourrions-nous invoquer ? Pour eux, quand ils échouent, ils ne trouvent aucun adoucissement à leurs pertes : si le navire est englouti par les flots, nul ne viendra réparer le désastre du malheureux

HOMÉLIES SUR LAZARE

nafragé; si des pluies trop abondantes détruisent les moissons, l'agriculteur revient chez lui les mains vides. Tel n'est pas notre sort, lorsque nous parlons, ou que nous exhortons en vain, l'auditeur pourra bien repousser la divine semence que vous aurez répandue, et se priver ainsi lui-même du prix de l'obéissance; mais Dieu vous garde la récompense de votre conseil, et cette récompense ne sera pas moindre parce qu'on ne vous a pas écouté. Vous avez fait ce qui dépendait de vous; Dieu ne vous en demande pas davantage; vous êtes dans l'obligation d'avertir, mais non de persuader vos auditeurs. Il nous appartient de les instruire, et leur devoir est d'obéir. De même que, si nous ne les instruisions pas, accompliraient-ils des bonnes œuvres sans nombre, aucune part ne nous reviendrait dans leur récompense; elle serait toute entière pour eux; de même, s'ils n'écoutent pas nos avertissements, sur eux seuls tombera toute la vengeance; leur malheur ne nous sera nullement imputé, Dieu nous récompensera même avec magnificence des efforts que nous aurons faits. Il ne nous ordonne pas autre chose que de déposer notre argent entre des mains qui puissent le faire fructifier, de parler et d'instruire.

Parlez donc, instruisez votre frère. – Mais il ne m'a pas écouté. – Qu'importe ? votre récompense n'en est pas amoindrie, pourvu que vous persistiez dans votre ministère jusqu'à votre dernier soupir, dans l'espoir de le persuader. Ne vous arrêtez dans votre zèle que lorsque vos avertissements auront obtenu leur résultat. Le diable ne cesse de rôder autour de nous pour empêcher l'œuvre de notre salut, bien qu'il ne retire aucun fruit de sa malveillance, au risque même d'aggraver ses tourments. Il porte si loin sa rage, qu'il tente quelquefois des choses impossibles, et qu'il attaque, non seulement ceux qu'il espère ébranler et terrasser, mais encore des âmes qui déjoueront probablement toutes ses manœuvres. Dieu lui-même, pour qui rien n'est secret, avait fait devant lui l'éloge de Job; et le tentateur ne désespère pas, néanmoins, de ruiner la vertu de cet homme; il met tout en œuvre; il a recours à tous les moyens; sa malice et sa perversité entrent résolument en lutte avec cette vertu qui avait pour elle ses victoires passées et le suffrage du Tout-Puissant. Et nous ne rougirions pas, nous ne serions pas couverts de honte, dites-moi, quand nous voyons le démon ne jamais désespérer de notre perte, en faire le but constant de ses efforts, si nous allions, nous, renoncer au salut de nos frères ? Il eût dû s'abstenir d'attaquer le juste, puisque c'est Dieu même ! qui rendait témoignage de sa vertu; mais non; la fureur dont il est animé contre nous lui faisait espérer, malgré ce divin témoignage, qu'il viendrait à bout de ce généreux athlète. Pour nous, rien de semblable, rien qui doive nous décourager; et nous abandonnerions la lice ! Les défenses du Seigneur n'empêchent pas le diable de nous livrer sans cesse de nouveaux combats; et les ordres que ce même Seigneur nous fait, les encouragements qu'il nous adresse pour que nous allions au secours des pécheurs, ne nous empêcheraient pas de nous tirer en arrière ! L'ennemi du salut avait recueilli ces paroles de la bouche même de Dieu : «C'est là un homme juste, droit, craignant le Seigneur, s'abstenant de toute œuvre mauvaise, auquel ne peut se comparer aucun autre habitant de la terre;» (Job 1,8) et le voilà qui s'insurge contre un jugement aussi solennel, et qui persiste à dire : Qui sait si je ne parviendrai pas à l'abattre, en l'accablant, coup sur coup, des plus grandes calamités ? qui sait si je ne renverserai pas cette haute citadelle ?

4. Serions-nous vraiment pardonnables, mes bien-aimés, nous resterait-il un moyen de justification, si lorsque cet esprit pervers met tant d'ardeur à nous perdre, nous ne montrions pas une seule étincelle de cette même ardeur pour sauver nos frères, alors surtout que Dieu combat avec nous ? Quand vous voyez donc un de vos frères insensible, rebelle, inattentif même à tous vos conseils, dites-vous à vous-même : Peut-être, avec le temps, réussirai-je à le fléchir ? C'est là ce que Paul nous recommande : «Le serviteur de Dieu ne doit pas s'emporter; il doit être plein de mansuétude à l'égard de tous, instruisant sans relâche ceux qui résistent à la vérité, dans l'espoir que Dieu leur donnera de se repentir et d'ouvrir enfin les yeux à la lumière.» (II Tim 2,24-25) Voyez comme les parents se tiennent auprès de leur enfant malade : bien qu'ils ne conservent plus aucun espoir, ils sont là versant des larmes, poussant des soupirs, prodiguant au mourant, jusqu'à son dernier souffle, les soins les plus dévoués avec les plus tendres témoignages de leur amour. Agissez de même envers vos frères : songez que les parents ne peuvent pas, avec leurs lamentations et leurs pleurs, soulager le malade, éloigner la mort qui le menace; tandis que plus d'une fois il vous sera donné de rappeler à la vie, par vos gémissements et vos prières, cette âme si longtemps indocile à vos conseils. Vous n'avez pu la persuader jusqu'ici ? versez de nouvelles larmes, stimulez son apathie, ne cessez de gémir, et votre sollicitude la fera peut-être rougir d'elle-même et la ramènera dans la voie du salut. Que pourrais-je faire seul ? je ne puis pas chaque jour me présenter à vous; seul je n'ai pas la force d'instruire et de corriger une si vaste multitude. Si vous consentez à vous

HOMÉLIES SUR LAZARE

répartir entre vous le soin qu'exige le salut du prochain, si chacun se charge d'un de ses frères à sauver, quelle puissance d'édification vous ajouterez à notre ministère ! A quoi bon parler de ceux que nos fréquentes instructions finissent par ramener à de meilleurs sentiments ? Il ne faudrait pas même abandonner les malheureux consumés par un mal sans remède; nous ne devrions pas les livrer à leur sort, suspendre les efforts de notre zèle, quand bien même il nous serait démontré qu'ils rendront complètement inutiles pour eux toutes les inspirations de la charité.

Si ce que je vous dis là vous semble un paradoxe, écoutez-moi, je vais vous en montrer la vérité par les actions et les paroles du Christ. Nous ignorons, nous, les choses futures, et nous ne pouvons pas juger dès lors si nos auditeurs se soumettront ou résisteront à nos exhortations : le Christ le savait parfaitement, et cependant il ne cessa pas jusqu'à la fin d'exhorter et de reprendre un homme qui ne devait pas l'écouter. Il n'ignorait pas que le traître Judas ne reviendrait jamais de ses funestes idées. N'importe, il chercha toujours à l'en détourner par toutes sortes de conseils, de bienfaits, de menaces, lui présentant la vérité sous toutes les formes, et se servant de la parole comme d'un frein. Or en agissant de la sorte, il nous traçait la ligne de conduite que nous aurions à tenir envers nos frères : il veut que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir, alors même que nous saurions d'avance que nos soins seront infructueux, dans la persuasion que la récompense au moins ne saurait nous manquer. Voyez avec quelle attention et quelle prudence le divin Maître cherche à ramener le disciple infidèle. «L'un de vous me trahira,» dit-il; (Mt 26,21) puis il ajoute : «Je ne parle pas de vous tous, je connais ceux que j'ai choisis.» (Jn 13,18) Il avait déjà dit : «L'un de vous est un faux frère.» (Ibid., 6,71) Il consent à les plonger tous dans l'anxiété, plutôt que d'énoncer le nom du traître, de peur qu'un reproche direct ne fit perdre à ce dernier la honte du crime. La crainte et l'anxiété où les paroles du Christ jetèrent les apôtres, bien que leur conscience n'eût aucune raison de se troubler, ne peuvent être douteuses; ces sentiments éclatent dans cette question que chacun adresse au maître : «Serait-ce moi, Seigneur ?» (Mt 26,22) Pour convertir Judas, il joint les actions aux paroles. Comme il avait manifesté sa bonté sans interruption et sous toutes les formes, en purifiant les lépreux, en chassant les démons, en guérissant les malades, en ressuscitant les morts, en ranimant les paralytiques, en faisant du bien à tous, en ne châtiant personne; comme il avait toujours ces mots à la bouche : «Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais bien pour le sauver;» (Jn 12,47) de peur que Judas ne se persuadât que le Christ ne pouvait que faire du bien et ne savait pas châtier, le Maître veut encore le tirer de cette erreur et lui montrer qu'il peut aussi frapper et punir les pécheurs.

5. Mais voyez avec quelle sagesse, avec quelle bonté il lui donne cette leçon : aucun homme ne sera sacrifié pour cela. Comment donc ? il lui suffira de prouver à son disciple qu'il possède le pouvoir de punir. S'il avait puni quelqu'un en réalité, il eût semblé se mettre en contradiction avec lui-même, puisqu'il avait dit : «Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais bien pour le sauver.» D'un autre côté, s'il n'avait pas fait éclater sa justice, le disciple s'en serait prévalu, ne voyant en définitive aucun fait capable de le détromper; que fit-il donc, encore une fois ? pour effrayer le disciple, qui ne devait pas cependant en devenir meilleur, et pour épargner en même temps à l'homme la douleur et la honte du châtiement, c'est sur un arbre, sur un figuier que le Christ exerce une telle puissance en disant : «Tu ne produiras plus de fruits à l'avenir;» (Mt 21,19) et l'arbre fut desséché par l'effet de cette simple parole. Ainsi, la nature humaine n'eut rien à souffrir, et la puissance du Sauveur fut manifestée par cette sorte de vengeance exercée sur un arbre. Quelle utilité n'en fût pas résultée pour le disciple, s'il avait voulu profiter de cette leçon ! Mais cela même ne le corrigea pas. Le Christ, qui le savait d'avance, ne se contenta pas de ce trait; il fit quelque chose de bien plus grand. Lorsque les Juifs, armés de glaives et de bâtons, allèrent se saisir de lui, il les frappa tous d'aveuglement. Sa pensée se révèle dans cette question : «Qui cherchez vous ?» (Jn 18,4) Comme Judas avait dit plus d'une fois : «Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?» (Mt 26,15) pour montrer aux Juifs et rappeler à son disciple que le Maître allait à la mort de sa propre volonté, que tout était en sa puissance, que la malice de Judas ne triomphait pas de lui et ne le réduisait pas à cette extrémité, Jésus dit au traître aussi bien qu'à tous les autres témoins de cette scène : «Qui cherchez-vous ?» Celui qui venait pour le livrer ne le reconnaissait donc pas; il était frappé d'aveuglement. Ce n'est pas tout encore; cette simple parole suffit pour les terrasser tous et les jeter à la renverse. Et bien qu'un tel prodige ne les eût pas rendus plus humains et n'eût pas détourné ce misérable de son lâche dessein, bien que ce cœur pervers fût toujours insensible, le Christ ne se retire pu de lui, il lui donne de nouveaux témoignages de sa sollicitude et de son amour. Voyez plutôt avec quelle

HOMÉLIES SUR LAZARE

prudence et quelle tendresse à la fois il tâche d'ébranler cette âme sans pudeur; les paroles du Christ amolliraient vraiment un cœur de pierre.

En effet, que dit-il à Judas aussitôt que celui-ci s'avance pour l'embrasser ? «Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser.» (Luc 22,48) Quoi ! la vue toute seule de la trahison ne vous a pas couvert de honte ? En parlant ainsi, en lui adressant ces doux reproches, il lui rappelait les rapports qui les avaient unis. Mais ni les actions, ni les paroles du Christ ne ramenèrent cet homme au bien, non que celui-là manquât de puissance, mais parce que tout noble sentiment était mort dans celui-ci. Le Christ savait tout d'avance. Sa bonté néanmoins fut toujours là même, du commencement jusqu'à la fin. Le saurions-



nous de la même manière, mes bien-aimés, nos avertissements devraient-ils demeurer complètement stériles, ne cessons d'instruire et d'avertir nos frères égarés. Car enfin, si le Seigneur, pour qui l'avenir n'avait pas de voiles, a déployé tant de sollicitude envers un ingrat qu'il savait bien ne devoir pas profiter de tant de témoignages d'amour, serions-nous dignes de pardon, nous qui ne savons nullement ce qui doit arriver, si nous étions assez peu soucieux du salut de nos frères, pour les abandonner après une ou deux exhortations ? Mais, indépendamment de tout ce qui a été dit, reportons nos regards sur nous-mêmes, et songeons que Dieu nous parle chaque jour par ses prophètes et ses apôtres, sans obtenir de nous une résolution généreuse, et que cependant il ne se lasse pas d'appeler des rebelles et d'exciter une attention que nous ne cessons de lui refuser. Entendez Paul qui s'écrie : «Nous remplissons une ambassade au nom du Christ, c'est comme si Dieu vous exhortait par notre bouche, c'est à la place du Christ lui-même que nous vous conjurons de vous réconcilier avec Dieu.» (II Cor 5,20) Ne vous étonnez pas trop de ce que j'ajoute : celui qui saurait d'avance qu'on finira par écouter ses conseils, et qui dans cette persuasion persiste à les donner, mérite moins de gloire que celui dont les fréquentes instructions n'ont produit aucun résultat, et dont la charité néanmoins ne se condamne pas au silence. Le premier se trouve soutenu dans l'exercice de son ministère par la perspective d'une soumission qui peut tarder sans doute, mais dont le jour doit infailliblement venir; tandis que le second, que tant de répulsions ne peuvent décourager, donne par sa persévérance la preuve de la charité la plus fervente et la plus réelle : l'amour en lui remplace l'espérance et ne lui permet pas de rester indifférent aux intérêts de son frère. C'est assez avoir démontré que nous ne devons pas délaisser les pécheurs, alors même qu'il nous serait possible de prévoir qu'ils ne nous écouteront pas. Parlons maintenant de l'obligation où nous sommes d'adresser nos représentations à ceux qui se livrent aux délices. Tant que durera cette fête profane, tant que le démon fera de nouvelles blessures à ces âmes plongées dans l'ivresse, il faut que de notre côté nous leur appliquions les remèdes convenables.

6. Hier nous leur présentions l'autorité de Paul s'exprimant de la sorte : «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, n'importe ce que vous ferez, faites tout pour la gloire de Dieu.» (I Cor 10,31) Aujourd'hui nous produisons devant elles le Maître même de Paul; elles le verront s'élever contre la volupté, non par de simples exhortations, mais par d'amers reproches et de sévères châtiments. L'histoire du mauvais riche et de Lazare, avec ses divers

HOMÉLIES SUR LAZARE

incidents, ne nous enseigne pas autre chose. Mais il ne faut pas traiter ce sujet à la légère et comme en courant; exposons par ordre les diverses parties de la parabole : «Un homme possédait de grandes richesses, il était revêtu de pourpre et de soie, sa table était chaque jour splendidement servie. En même temps vivait un pauvre mendiant nommé Lazare, tout couvert d'ulcères; il était couché devant le palais du riche, et il eût voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table de ce dernier; les chiens seuls venaient à lui et léchaient ses plaies.» (Luc 16,19-21) Pourquoi le divin Maître parlait-il en parabole; pourquoi a-t-il expliqué les unes et non les autres; qu'est-ce qu'une parabole ? Nous réserverons ces questions et toutes celles de même nature qu'on pourrait soulever, afin de ne pas nous détourner de l'objet qui nous occupe. Pour le moment, nous dirons seulement un mot de l'Evangéliste qui nous a transmis cette parabole proposée par le Christ. Saint Luc est le seul qui la rapporte. Nous ne devons pas ignorer que, parmi les traits relatés par les Evangélistes, les uns le sont par tous les quatre, les autres simplement par l'un d'eux. Pourquoi cela ? Pour que nous fussions, d'une part, dans l'obligation de lire tous les Evangiles, et pour que, d'autre part, leur accord brillât à nos yeux d'une manière éclatante. Si chaque Evangéliste avait tout dit, nous ne songerions pas à les lire tous avec attention, puisque à la rigueur un seul suffirait; si chacun d'eux, au contraire, avait rapporté des choses différentes qui ne se trouveraient pas dans les autres, il ne nous serait plus possible d'établir la concordance de leurs écrits. De là les choses qui leur sont communes et celles qui leur sont particulières; dans cette dernière catégorie se trouve l'enseignement que revêt notre parabole.

Nous voyons d'abord un homme riche, dont la vie était souillée de bien des vices; il était cependant exempt de toute calamité, tous les biens affluaient dans sa demeure. Qu'il n'éprouvât, en effet, aucun revers, aucune peine, aucun dérangement imprévu dans ses affaires temporelles, c'est ce que saint Luc nous apprend quand il dit que ce riche passait tous ses jours dans les festins et la joie. Qu'il vécut dans la corruption et le désordre, c'est ce qui résulte clairement du sort qu'il éprouva après la mort, et, même pendant sa vie, du mépris qu'il affectait pour le pauvre; car ceci prouve bien qu'il ne traitait pas seulement ainsi celui qui gisait dans le vestibule de son palais, mais qu'il n'avait de pitié pour aucun autre. Et dans le fait, si l'indigent couché là aux portes de sa demeure, qu'il voyait forcément plusieurs fois chaque jour, c'est-à-dire toutes les fois qu'il sortait ou qu'il rentrait, si ce pauvre qui n'était pour lui ni perdu dans un carrefour, ni confondu dans la foule, ni caché dans un réduit obscur, n'obtint jamais de lui, bien que placé sous ses yeux, un regard de compassion; et cela, malgré les maux et l'indigence, ou plutôt malgré l'affreuse et perpétuelle maladie dont ce malheureux offrait le spectacle; le riche aurait-il eu pitié d'un autre qui se fût rencontré sur son chemin ? Que le premier jour il n'ait fait aucune attention à Lazare, on le comprend; mais il semble qu'il eût dû sentir quelque chose le second jour, qu'une tendre émotion se serait entièrement emparée de son âme après trois, quatre, cinq jours consécutifs, ou même un plus grand nombre, eût-il été plus cruel que les bêtes féroces. Et pourtant il n'éprouva rien de semblable; il se montra plus impudent et plus dur que ce juge qui ne craignait ni Dieu, ni les hommes. Celui-ci, tout insensible qu'il était, se laissa toucher enfin par les instances de la veuve; les prières d'une femme eurent raison de son insensibilité : les prières ne purent obtenir du mauvais riche qu'il vint au secours de l'indigent. Il faut remarquer néanmoins une différence entre ces deux prières : il était à la fois plus juste et plus aisé de faire droit à celles de Lazare. En effet, la veuve implorait la pitié contre ses ennemis, et Lazare demandait seulement de ne pas mourir de faim; celle-là suppliait avec des cris redoublés, et celui-ci se tenait les jours entiers dans le silence, couché par terre, laissant parler seulement le tableau de ses douleurs. Cela certes aurait dû attendrir un cœur de pierre; car les vives réclamations excitent souvent notre courroux, tandis que la vue des indigents qui gardent un profond silence et ne font pas même entendre une plainte, qui supportent avec patience les plus longs dédains, persistant simplement à nous montrer leur misère, finit par nous fléchir par l'effet de cette admirable patience, serions-nous encore une fois, plus insensibles que la pierre. Une chose qui n'était pas moins faite pour attendrir, c'était le visage de ce pauvre, amaigri par la faim et par la maladie. Mais non, rien ne toucha cet être impitoyable.

7. Son premier vice était donc la cruauté, l'inhumanité portée à son comble. Ce n'est plus la même chose quand un homme dont la vie s'est écoulée dans le dénûment, et qui tout à coup voit affluer autour de lui les délices, ne vient pas au secours des malheureux, néglige de nourrir les affamés; ce n'est pas la même chose non plus quand on passe par hasard bien qu'à plusieurs reprises, chaque jour même, à côté d'un mendiant, sans que son aspect vous touche de compassion. On ne saurait comparer la conduite d'un homme accablé de malheurs et dévoré d'angoisses, dont le cœur ulcéré ne prend pas garde aux peines du prochain, avec la

HOMÉLIES SUR LAZARE

conduite de celui qui, jouissant d'une félicité permanente et de plaisirs non interrompus, ne sent pas la faim des autres, ferme ses entrailles à leurs maux, n'est pas rendu plus humain par sa joie; car, vous le savez parfaitement, la prospérité nous porte à la miséricorde et nous incline à faire le bien, malgré notre insensibilité profonde. Eh bien, l'abondance elle-même était impuissante à modifier le cœur de ce riche; ce n'était plus un homme, c'était une bête sauvage, ou plutôt sa barbarie laissait bien loin celle des animaux furieux. Et cependant, je le répète, c'est au sein d'une complète prospérité qu'il menait une vie criminelle, tandis que le pauvre gardait l'amour de la justice et de la vertu, quoique plongé dans une misère complète. Oui, Lazare était un juste, son bonheur après la vie, et son courage inébranlable dans la pauvreté le prouvent d'une manière éclatante. N'est-ce pas, je vous le demande, comme si nous voyions toutes ces choses de nos propres yeux ? Le riche naviguait sur un opulent vaisseau, poussé par un vent favorable. Mais ne vous en émerveillez pas : il courait au naufrage, parce qu'il ne voulait pas amoindrir une charge trop lourde. Voulez-vous que je vous signale un autre de ses vices ? Tous les jours il s'abandonnait sans crainte à la volupté. C'est là un vice, en effet, non seulement aujourd'hui que nous sommes formés à une plus haute école, mais encore alors; sous l'Ancien Testament, quand les hommes n'étaient pas soumis à d'aussi rigoureux préceptes. Ecoutez le Prophète qui s'écrie : «Malheur à vous qui viendrez dans un jour funeste, qui vous présentez et touchez à des sabbats trompeurs !» (Amos 6,3) Que signifie cette expression sabbat trompeur ? Les Juifs se persuadent que le sabbat ne leur a été donné que pour le repos; telle n'en est pas cependant la principale cause : Dieu veut qu'en ce jour, les hommes, débarrassés des choses temporelles, consacrent tout leur repos à leurs intérêts spirituels. La nature même de cet institution nous dit clairement qu'elle a les pieux exercices et non l'oisiveté pour objet. Car enfin, le prêtre fait en ce jour un double travail : il n'offre les autres jours qu'une victime, tandis que le sabbat il en offre deux. Or, si le repos était le but unique, ce serait au prêtre surtout à se tenir dans le repos.

Comme les Juifs profitaient de cette liberté, non pour vaquer aux choses spirituelles, à la sobriété, par exemple, à la modestie, à l'audition de la parole divine, mais pour s'abandonner, tout au contraire, à la gourmandise, à l'ivresse, à tous les excès de la table, à tous les raffinements de la volupté; de là, les reproches que leur adresse le Prophète. Après leur avoir dit : «Malheur à vous qui venez dans un jour funeste;» après avoir ajouté : «Qui touchez à des sabbats trompeurs,» il fait entendre pourquoi les sabbats des Juifs sont ainsi caractérisés. D'où vient donc que les Juifs rendaient ce jour illusoire et mensonger ? Par leur désordre, par leur amour pour les grossiers plaisirs des sens, par tant d'autres flétrissures qu'ils infligeaient à leur âme. Pour vous convaincre de cette vérité, écoutez ce qui suit le texte déjà cité; ce que je viens de vous dire, le Prophète l'avait dit en ces termes : «Malheur à vous qui dormez dans des lits d'ivoire, qui ne cherchez qu'à satisfaire votre mollesse, qui ne mangez que la chair des chevreux et des jeunes veaux choisis dans vos bergeries, qui ne buvez que des vins exquis et n'usez que de parfums précieux.» (Amos 6,4-6) Le sabbat vous avait été donné pour qu'en ce jour votre âme s'affranchit de la corruption; et c'est justement alors qu'elle se corrompt davantage. En effet, quelle coupable mollesse n'est-ce pas de dormir dans des lits d'ivoire ? dans les autres sortes de péchés, on trouve du moins quelque plaisir, tout faible et honteux que ce plaisir puisse être; ainsi, dans l'ivresse, l'avarice et l'impureté. Mais quel plaisir de plus peut-on trouver à dormir dans un lit d'ivoire ? en est-on mieux délassé ? les ornements d'un lit rendent-ils le sommeil plus bienfaisant et plus suave ? ils le rendront même pénible et lourd, si nous avons du moins des sentiments dignes d'u homme. Car enfin, pendant que vous êtes étendu sur une couche somptueuse, si vous venez à songer qu'un autre homme n'a pas même un morceau de pain qu'il puisse manger tranquille, est-ce que votre conscience ne vous condamnera pas et ne se fera pas une arme contre vous de ce poignant contraste ? Or si c'est un crime de dormir dans un lit d'ivoire, que dire pour notre justification quand à l'ivoire se trouve mêlé l'argent ? Mais voulez-vous que je vous montre un lit vraiment beau, non un lit de simple particulier, ni celui d'un chef militaire, mais bien un lit de roi ? Seriez-vous le plus ambitieux des hommes, c'est assez, je suppose, et vous n'irez pas jusqu'à désirer un lit plus beau que celui d'un roi, et de quel roi encore ? D'un roi éminent, d'un roi distingué parmi tous les autres, dont le nom retentit même aujourd'hui dans tout l'univers. Venez que je place sous vos yeux la couche du bienheureux David. Elle ne brille pas de l'éclat de l'or et de l'argent; mais la prière et les larmes l'ornent de toute part. C'est ce qu'il déclare lui-même : «Chaque nuit j'arroserai, j'inonderai mon lit de mes larmes.» (Ps 6,7) Voilà les pierres précieuses dont cette couche royale était parsemée.

8. Voyez, je vous prie, de quel amour cette âme brûle pour Dieu : après les ardentes sollicitudes dont le jour était rempli, les soins que réclamaient les chefs des provinces et ceux

HOMÉLIES SUR LAZARE

des armées, les peuples soumis et les nations étrangères, la guerre et la paix, les affaires de l'Etat et celles de la famille, tout ce qui de près ou de loin devait absorber ou tourmenter cet homme; eh bien, le temps que les autres accordent au sommeil, il le consacrait aux louanges divines, aux prières, aux larmes. Et ce n'était pas une nuit seulement, sauf à se reposer la suivante, ni deux, ni trois, mais avec des intervalles ménagés pour le repos; c'était toutes les nuits qu'il agissait de la sorte. Vous l'avez entendu : «Chaque nuit j'arroserai mon lit de mes larmes.» Ces larmes tombaient donc avec abondance et ne tarissaient point. Quand tout le monde goûtait les douceurs du sommeil, seul le Prophète traitait avec Dieu, et Celui dont l'œil ne se ferme jamais se penchait avec miséricorde vers ce cœur plongé dans la tristesse, et qui ne cessait, à travers ses soupirs, d'avouer ses prévarications. Voilà quels doivent être aussi les ornements de votre couche. Un lit d'argent excite à la fois la jalousie des hommes et la colère de Dieu, tandis que des larmes comme les versait le Prophète royal pourraient éteindre les feux même de la géhenne. Voulez-vous que je vous rappelle un autre lit, celui de Jacob ? Jacob avait pour lit la terre elle-même et une pierre pour oreiller, et c'est là qu'il vit la pierre intelligible et mystique, et cette échelle par laquelle les anges montaient et descendaient : Contentons-nous d'une semblable couche, et peut-être serons-nous favorisés de semblables songes. Si c'est à des ornements précieux que nous demandons le bienfait du sommeil, non seulement ce bienfait nous sera refusé, mais nous aurons encore à souffrir les angoisses de l'âme. Car lorsque vous vous souviendrez là qu'à l'heure la plus froide et la plus rigoureuse de la nuit, pendant que vous êtes dans une couche moelleuse, le pauvre git sur quelques brins de paille, aux abords des bains publics, tremblant de froid et torturé par la faim, je sais que, fussiez-vous le plus insensible de tous les hommes, vous aurez cependant une sentence à prononcer contre vous-même, en voyant que vous avez au delà de vos besoins et que le pauvre manque du nécessaire.

Celui qui s'engage au service de Dieu ne s'embarrasse pas dans les affaires temporelles, est-il écrit. Vous êtes soldat, mais d'une milice spirituelle : un tel soldat ne dort pas sur un lit d'ivoire; il couche par terre; il ne se couvre pas de parfums; c'est un soin qu'il abandonne aux hommes efféminés, aux habitués de théâtre, à ceux qui sont perdus de mœurs et plongés dans la mollesse. Non, vous ne devez pas répandre l'odeur des parfums, mais bien celle de la vertu. Rien de plus impur que l'âme, quand le corps exhale de telles senteurs. L'arôme dont on imprègne le corps ou l'habit est le signe qu'il y a là-dessous un cœur corrompu, et qu'il répand une mauvaise odeur. C'est après avoir plongé l'âme dans des pensées énervantes, et l'en avoir longtemps nourrie, que le démon infecte le corps de ses souillures et l'empoisonne de parfums. Comme on voit des malades dont la poitrine et le cerveau dégagent des humeurs abondantes, se salir les habits, le visage et les mains par ces écoulements continuels; ainsi l'âme fait refluer sur le corps les effets de sa propre corruption. Peut-on rien attendre de grand, rien de vertueux même, d'un homme, tout imprégné de parfums, qui se plaît à ressembler aux femmes, mais aux femmes perdues, qui mène enfin une vie de danseuse ? Que votre âme répande l'odeur de la sainteté, à la bonne heure ! Vous ferez du bien à vous-même, et vous en ferez à tous ceux qui vivent avec vous. Il n'y a rien au monde, non, il n'y a rien de plus pernicieux que les délices. Écoutez ce que Moïse en a dit : «Nourri dans l'abondance et le luxe engraisé, plein d'embonpoint, le bien-aimé serviteur a regimbé;» (Dt 32,15) Il ne dit pas, s'est éloigné; mais bien, a regimbé; voulant ainsi nous mieux faire connaître l'indocilité de ce serviteur amolli. Plus haut, il avait dit : «Quand vous aurez mangé et bu, veillez sur vous-même, de peur que vous n'oubliez le Seigneur votre Dieu.» (Ibid., 8,10-11) Tant il est vrai que les délices éloignent de nous la pensée de Dieu. Ainsi donc, mon bien-aimé, quand vous allez vous asseoir à table, souvenez-vous que vous aurez ensuite à prier; gardez-vous bien de vous charger de nourriture, de peur que votre estomac appesanti ne vous permette pas de ployer les genoux et de rendre vos hommages au Seigneur. Voyez les animaux accoutumés au joug : quand ils ont mangé à la crèche, ils reprennent leur chemin, ils portent leur charge, ils remplissent leur destination; et vous, quand vous sortez de table, vous êtes hors d'état de travailler, vous devenez un homme inutile. Comment ne voulez-vous pas qu'on donne aux ânes la préférence sur vous ? Pourquoi devez-vous déployer cette vigilance et pratiquer cette sobriété ? C'est qu'après le temps du repas vient celui de l'action de grâces; et l'on ne saurait accomplir ce dernier devoir dans les vapeurs de l'ivresse, ou dans l'appesantissement de la satiété. Ce n'est pas pour le sommeil, c'est pour la prière, que nous devons quitter la table, si nous ne voulons pas tomber au-dessous de la brute.

9. Je sais qu'il ne manque pas de gens qui blâment cette doctrine, l'accusant d'introduire dans la vie des choses étranges et singulières; pour moi, je condamne plutôt les

HOMÉLIES SUR LAZARE

déplorables habitudes qui règnent aujourd'hui. Qu'aux repas ne doive pas succéder le sommeil, ni le lit à la table, mais qu'il faille alors s'appliquer à la prière et à la lecture des Livres saints, le Christ lui-même nous l'apprend d'une manière admirable, lorsqu'après avoir nourri la multitude dans le désert, il la convie, non à goûter le repos, mais à écouter la parole divine. Certes, il ne les avait pas entraînés au delà des limites de la tempérance; il ranime seulement leurs forces par une nourriture assez abondante, puis il leur sert un magnifique repas spirituel. Conduisons-nous de même par rapport aux aliments : mangeons et buvons pour vivre, jamais pour un plaisir grossier qui traîne après lui l'humiliation et la souffrance. Nous n'avons pas été créés, nous ne vivons pas pour manger et pour boire, mais nous mangeons et buvons pour vivre. Dans l'ordre établi par le Créateur, la nourriture n'est pas le but de la vie, c'est la vie qui est le but de la nourriture; et nous, en faisant tout servir à notre alimentation, nous avons bouleversé cet ordre. Mais, pour que nos observations sur la mollesse aient plus de force et d'efficacité, revenons à l'exemple de Lazare. Oui, notre discours sera plus fort, nos conseils seront mieux écoutés, quand vous verrez, non par des paroles, mais par des faits, les châtements qui tombent sur les voluptueux. Ce riche qui menait une vie si désordonnée, que faisait-il, en s'abandonnant chaque jour aux délices, en prenant des repas somptueux, en portant des habits splendides ? Il aggravait de plus en plus son supplice à venir, il attisait les flammes vengeresses, il irritait le divin courroux, et s'enlevait à lui-même tout espoir de pardon. Le pauvre était là, couché dans le vestibule, mais sans se livrer à des plaintes amères, à d'injustes récriminations, à de pénibles ressentiments. Il ne se disait pas à lui-même ce que tant d'autres disent : Enfin, que signifie tout ceci ? Voilà un homme qui vit dans la corruption et semble avoir dépouillé tout sentiment humain; il vit néanmoins dans l'abondance de toutes choses; il n'éprouve aucun de ces chagrins, aucun de ces malheurs qui sont si fréquents dans la vie de l'homme; il jouit d'un bonheur sans mélange; et moi, je n'en reçois même pas le faible secours qui suffirait à mon existence. Il n'épargne rien pour les parasites et les adulateurs, rien pour la gourmandise; tout afflue chez lui comme d'une source intarissable; et moi, me voici gisant à cette place, objet d'étonnement, d'insulte ou de raillerie pour tous ceux qui passent, triste jouet de la faim et de la maladie. Y a-t-il donc une providence, une justice qui s'occupe des choses d'ici-bas ?

Il ne dit rien de semblable; il ne le pensa même pas. Et comment le savons-nous ? Par ce cortège d'esprits célestes qui l'accompagnaient à son départ de la terre et le déposèrent dans le sein d'Abraham. Si c'avait été là un blasphémateur, jamais il n'eût reçu une pareille gloire. De là vient aussi l'universelle admiration dont cet homme est l'objet, parce qu'il a vécu dans la pauvreté; et je déclare qu'il n'a pas supporté moins de neuf supplices, non certes pour son châtement, mais pour que sa gloire devint plus éclatante, ce qui n'a pas manqué d'arriver. Que la pauvreté soit une chose vraiment terrible, ceux-là le savent bien, qui en ont fait l'expérience. Il n'est pas de parole capable de reproduire les douleurs qu'éprouvent ceux qui vivent dans la pauvreté, quand ils n'ont pas la vraie philosophie pour compagne. Pour Lazare, à ce premier malheur se joignait celui d'une maladie sans remède et singulièrement accablante. Et remarquez, je vous prie, comme l'un et l'autre de ces malheurs ont atteint leur dernière limite : qu'il ne lui fût pas même permis de recueillir les miettes qui tombaient de la table du riche, c'est le dernier trait à cette image de la pauvreté ; on n'imagine pas une pauvreté plus grande. Sa maladie, cependant, était bien l'égale de sa pauvreté; elle ne pouvait pas s'accroître : on le comprend, quand on voit les chiens venir lécher les plaies de cet homme. Il était donc tellement affaibli, qu'il ne pouvait pas même éloigner les chiens; c'était un cadavre vivant, qui les voyait bien accourir, mais qui n'avait pas la force de s'en débarrasser, tant ses membres étaient épuisés, desséchés, consumés par le mal et le chagrin. Vous le voyez, l'indigence et la maladie s'acharnent sur son corps avec une fureur incomparable. Si chacune, en particulier, constitue déjà une amère souffrance, une souffrance impossible souvent à supporter, ne faudrait-il pas avoir un cœur de diamant pour résister aux deux réunies ? On voit bien des malades qui ne manquent pas des choses nécessaires à la vie; on voit des hommes tombés au dernier degré de l'indigence, mais qui jouissent d'une bonne santé : il y a là comme une compensation, qui faisait entièrement défaut à Lazare. Vous pourriez, il est vrai, me citer quelqu'un en butte à cette double misère, mais nul, assurément, qui soit dans un tel abandon. S'il ne peut rien par lui-même, s'il ne doit rien attendre des siens, le pauvre qui gît là peut encore exciter la compassion et obtenir le secours de ceux qui le voient. Pour celui dont nous parlons, il sentait redoubler toutes ses douleurs en se voyant abandonné de tout le monde; et cet abandon lui-même était d'autant plus pénible, qu'il avait lieu dans le vestibule d'un riche. Car enfin, si Lazare avait eu la même chose à souffrir dans une contrée déserte, sur une terre inhabitée, sa peine eût été moins grande; force est à

HOMÉLIES SUR LAZARE

l'homme de se résigner, quand personne n'est là pour le secourir. Mais, se trouver étendu par terre, au milieu d'une foule nombreuse de gens qui se livrent à la bonne chère, à tous les plaisirs de la vie, et ne pas en obtenir le plus léger secours, c'est là ce qui redoublait les douleurs de ce pauvre, ce qui aigrissait de plus en plus l'amertume de son cœur. Autre chose est l'absence de toute main secourable, autre chose qu'une main secourable ne nous soit pas tendue : on éprouve au cœur de tout autres morsures dans le second cas; et tel était le sort de Lazare. Personne qui le consolât par de bonnes paroles, personne qui lui donnât un secours plus effectif; aucun ami, aucun voisin, aucun parent, aucun de ceux qui le voyaient, en un mot : toute la domesticité de ce riche était corrompue !

10. A ce sujet de douleur s'en ajoutait un autre, c'était de voir cet homme dans la félicité; non certes que Lazare fût mû par l'envie ou la méchanceté, mais parce que le contraste du bonheur d'autrui nous rend plus amer le sentiment de nos propres infortunes. Il y avait même dans ce riche quelque chose de plus propre encore à torturer une âme. Lazare n'avait pas seulement à comparer cette prospérité sans bornes avec sa propre calamité, pour être plus sensible à sa peine; il voyait, de plus, le riche affluer de toutes sortes de biens, malgré sa corruption et son inhumanité; tandis que lui-même, qui pratiquait la modération et la vertu, souffrait des maux extrêmes : nouvelle source d'inconsolables ennuis. Non, si ce riche avait été un homme juste, vertueux, digne d'éloges, réunissant toutes les qualités, Lazare n'aurait pas autant souffert; mais, à l'aspect permanent de cette vie qui s'écoule dans le désordre et la prospérité, qui touche aux dernières limites de la corruption et de la barbarie, à la vue de cet homme dont le cœur est si froid, et qui passe à côté de lui comme à côté d'une pierre, sans éprouver ni honte, ni pitié, avec tant de moyens cependant de venir en aide au malheureux, jugez des pensées contraires qui devaient lutter dans l'âme de ce dernier; jugez des sentiments auxquels son cœur était en proie, quand il voyait les parasites, les courtisans et tous les habitants de cette riche demeure monter et descendre, entrer et sortir, courir de tous côtés à grand bruit; avec des transports d'allégresse, avec tous les signes des appétits repus : et Lazare était là comme s'il n'était venu que pour être le témoin du bonheur des autres, n'ayant de vie que ce qu'il en fallait pour sentir ses souffrances; infortuné qui sombrait dans un port, dont les entrailles étaient du proverbe : dévorées par la soif, à côté d'une fontaine. Je vous ferai remarquer une autre circonstance qui aggravait la position de cet homme : il n'avait pas sous les yeux l'exemple d'un autre Lazare. Pour nous, aurions-nous mille maux à souffrir, en portant les yeux sur ce modèle, nous pouvons y puiser de grandes consolations, un grand adoucissement à nos chagrins. Nos douleurs sont allégées, par cela seul que d'autres les partagent; pour lui, jamais il n'avait vu personne, jamais il n'avait même entendu parler de quelqu'un qui eût autant souffert. Cela suffit pour étendre un voile épais sur notre âme.

Je puis encore ajouter une considération à toutes celles qui précèdent : Lazare ne pouvait pas donner pour base à sa vertu l'espérance de la résurrection; il croyait que toutes les choses de la vie présente finissent avec cette même vie; car il était du nombre de ceux qui ont précédé la grâce de l'Evangile. Si de nos jours, quand la connaissance de Dieu s'est tellement répandue parmi les hommes, quand la foi de la résurrection brille d'un tel éclat, dans l'alternative des supplices éternels réservés aux méchants, et de l'éternelle récompense promise aux bons, il y a des âmes si faibles et si misérables, que rien de tout cela ne peut corriger, pouvons-nous bien nous représenter l'état où devait être celui qui n'avait pas à sa disposition cette ancre de salut ? Il ne pouvait pas asseoir un raisonnement sur des dogmes qui n'avaient pas encore été clairement révélés. Autre chose : sa réputation était perdue aux yeux de l'aveugle multitude. La multitude en effet dès qu'elle voit un homme manquant de tout, tourmenté par de continuelles maladies, en butte à des malheurs extrêmes, lui refuse volontiers son estime; c'est par le malheur qu'elle juge la vie, et le malheur est toujours à ses yeux le châtiment du crime. Elle pense et parle contre la raison; mais elle parle toujours, et voici dans quel sens : Si cet homme était aimé de Dieu, Dieu ne permettrait pas qu'il fût ainsi torturé. – Job et Paul en ont également fait l'expérience. Les amis du premier parlaient ainsi : «Peut-être supporterez-vous avec peine que nous vous parlions; mais, qui pourrait résister à la violence de la parole ? Si vous en aviez instruit plusieurs, si vous aviez relevé les mains abattues et faibles, ranimé les cœurs affligés et malades, redressé les genoux chancelants ! Maintenant, que le malheur est tombé sur vous, vous êtes en sollicitude. Mais le trouble que vous éprouvez, n'est-il pas votre ouvrage ?» (Job 4,2-6) Le sens de ces paroles est celui-ci : Si vous aviez accompli quelque bien, à coup sûr vous ne souffririez pas de la sorte; vous expiez donc vos péchés et vos injustices. – Et voilà ce qui faisait au cœur de Job les plus cruelles blessures. Les étrangers disaient la même chose de Paul. Comme ils virent une vipère

HOMÉLIES SUR LAZARE

suspendue à sa main, ils se défièrent aussitôt de cet homme, et le tinrent même pour un des plus dangereux malfaiteurs. Rien de plus explicite que leur langage : «Il a pu échapper à la mer; mais la vengeance céleste n'a pas permis qu'il vécût.» (Ac 38,4) De telles choses n'arrivent pas sans que nous en soyons profondément troublés; et cependant, malgré l'agitation des flots et leurs coups redoublés, le navire ne fut pas englouti : l'homme juste raisonnait avec autant de calme que s'il avait été rafraîchi par une perpétuelle rosée, au milieu même d'une fournaise.

11. Il ne tenait pas, apparemment, le langage que tient le vulgaire : Si ce riche, après sa mort, est châtié là-bas et subit son supplice, c'est bien; une chose est une; s'il doit, au contraire, jouir des mêmes honneurs, tant pis; deux choses ne sont rien. Ne sont-ce pas là des mots que la plupart d'entre vous vont colportant par les places publiques, et que, de l'hippodrome et des théâtres, vous faites pénétrer dans l'église ? Je suis vraiment honteux, je rougis de répéter de telles paroles; mais il le faut, pour réprimer vos rires désordonnés, pour vous soustraire à l'ignominie et au danger que de tels propos entraînent pour vous. C'est par manière de plaisanterie que beaucoup tiennent ce langage, je le sais; mais ce n'en est pas moins un artifice du diable, qui s'efforce de substituer à des paroles bonnes et polies, l'expression des idées les plus pernicieuses. C'est ce qu'on entend à chaque instant dans les ateliers et sur l'agora, dans l'intérieur des maisons; il n'y a là, cependant, qu'un triste mélange de démente et d'impiété, de ridicule et de faiblesse. En effet, demander si les méchants doivent être punis au sortir de la vie présente, ne pas tenir cela pour absolument certain, c'est du doute, ou même de l'infidélité; se persuader, à l'encontre de l'évidence et des faits, qu'ils seront aussi bien récompensés que les justes, c'est le comble de la folie. Voyons, que dites-vous ? Si le riche est puni après la mort, une chose est une, c'est-à-dire qu'il est un bien dont il aura du moins joui. Comment cela pourrait-il être ? pendant combien d'années voulez-vous qu'il ait joui de ses richesses ? Voulez-vous que ce soit pendant cent ans ? Eh bien, je vous en accorde deux, et même trois cents; doublez ce chiffre, si cela vous fait plaisir; allez jusqu'à mille, en dépassant ainsi les limites du possible. «Les jours de l'homme, en effet, s'étendent jusqu'à quatre-vingts ans.» (Ps 89,10) Mettez mille, toutefois, je le répète; mais, pourrez-vous me montrer une vie qui n'ait pas de fin, qui ne connaisse pas de bornes, comme la vie des justes au ciel ? Supposez maintenant un homme parfaitement heureux en rêve pendant une nuit sur cent ans de vie, mais qui, à son réveil, devra subir un supplice d'une égale durée; viendra-t-on me dire encore : Un est un ? osera-t-on comparer cette seule nuit de bonheur imaginaire à ces cent années de réelle douleur ? Ce serait trop absurde. Appliquez donc cette hypothèse à la vie future : Ce qu'est le rêve d'une nuit, par rapport à cent ans, la vie présente ne l'est même pas par rapport à l'éternité; ce qu'est une petite goutte d'eau à la mer immense, mille ans le sont à peine au bonheur, à la gloire de la céleste patrie. Que peut-on dire de plus que ce que nous avons dit : la vie future ne connaît pas de limites, n'aura jamais de fin ? Autant la réalité diffère du songe, autant cette seconde vie diffère de la première.

Mais il y a quelque chose de plus : avant même de subir les châtiments de l'autre vie, les méchants sont punis, ici-bas, dans le temps même qu'ils se rendent coupables. Ne me parlez pas de la table somptueuse à laquelle le riche est assis, des habits de soie qu'il porte, des nombreux esclaves qui l'entourent, de ses airs de fierté dans l'agora; mais entrez dans sa conscience, et vous y verrez la foule tumultueuse des péchés commis, les craintes incessantes, les troubles et les tempêtes; vous verrez l'âme monter en quelque sorte sur le trône royal de la conscience, faisant, comme un juge, le procès au coupable, appelant les pensées pour servir de témoins et de bourreau; et, tandis que le malheureux subit une torture en proportion avec ses fautes, le juge intérieur ne cesse de proclamer ce qui n'est connu de personne, ce que Dieu seul a vu. Quand on a commis l'adultère, par exemple, on a beau posséder des trésors et n'avoir pas un accusateur, on s'accuse soi-même sans relâche et sans pitié. Le plaisir est rapide, la douleur ne finit pas; de toute part les frayeurs, les soupçons, les angoisses; le coupable tremble à chaque détour du chemin; il redoute l'ombre elle-même, ses propres serviteurs, ceux qui connaissent sa conduite et ceux qui l'ignorent, la femme qu'il a perdue, le mari qu'il a outragé; il va portant toujours et partout en lui-même, son implacable accusateur, le juge qui ne cesse de le condamner et ne le laisse pas respirer un instant. Sur son lit, à sa table, chez lui, hors de chez lui, le jour et la nuit, dans les hallucinations du songe, se dressent devant ses yeux les fantômes de ses iniquités : il vit la vie même de Caïn; il va, sur la terre, toujours plongé dans la tristesse et la frayeur; les autres ignorent ce qu'il souffre, tandis qu'il porte un feu dévorant dans son sein. Au même supplice sont soumis ceux qui exercent la rapine ou la fraude, ceux qui s'adonnent à l'ivrognerie, en un mot, tous ceux qui vivent dans le péché. On ne peut pas corrompre ce juge intérieur : alors même que nous ne pratiquons pas la

HOMÉLIES SUR LAZARE

vertu, nous gémissons de n'en avoir pas les avantages; entraînés par le mal, nous sentons la douleur envahir notre âme aussitôt qu'a cessé le plaisir mauvais. Ne disons donc plus, en parlant des riches vivant ici-bas dans le désordre, et des justes jouissant là-haut de la félicité : Un est un, deux ne sont rien. Les justes, en effet, non seulement possèdent les biens de l'éternité, mais trouvent même le bonheur dans la vie présente; ceux, au contraire, dont la vie s'écoule dans la corruption et l'injustice, sont malheureux dans ce monde et dans l'autre : dans ce monde, ils sont tourmentés par la crainte des supplices éternels, par le mépris général dont ils sont l'objet, par le péché lui-même, qui les ronge au fond du cœur; et quand ils ont quitté ce monde, viennent les vrais tourments, les tourments intolérables. Il est vrai que les justes ont à souffrir ici-bas de cruelles épreuves, des maux sans fin; mais ils sont soutenus par l'espérance, qui leur fait goûter une joie pure, un inaltérable bonheur; puis, des liens sans nombre les attendent au sortir de la vie comme cela eut lieu pour Lazare. N'allez pas me dire qu'il était couvert d'ulcères; considérez plutôt que son âme était plus précieuse que l'or, et non-seulement son âme, mais son corps lui-même, La noblesse du corps ne consiste ni dans l'embonpoint, ni dans la forme extérieure; elle consiste à supporter de tels maux. Ce n'est pas l'homme couvert de plaies corporelles qu'on doit avoir en horreur; c'est celui dont l'âme est purulente et qui ne fait rien pour la guérir, tel que s'offre à nous ce mauvais riche. Les chiens léchaient les plaies de l'un, et les démons celles de l'autre; le premier manquait de nourriture, et le second était dénué de vertu.

12. N'ignorant pas ces choses, élevons-nous à la vraie philosophie, et ne disons plus : Si le Seigneur avait aimé Lazare, il ne l'aurait pas laissé dans la pauvreté. C'est là plutôt la grande preuve de l'amour divin : «Celui qu'il aime, Dieu le châtie; il afflige l'enfant qui plait à son cœur.» (Heb 12,6) Il est dit ailleurs : «Mon fils, en abordant le service du Seigneur, préparez votre âme à l'épreuve; donnez cette direction à votre cœur, et persévérez.» (Ec 2,1) Repoussons donc loin de nous, mes bien-aimés, ces vaines opinions et ces paroles vulgaires. «Que les discours honteux, insensés ou puérils, ne sortent jamais de votre bouche.» (Ep 5,4) En nous en abstenant nous mêmes, réprimons de tels discours dans la bouche même des autres; élevons-nous fortement contre ceux qui les prononceraient; tâchons d'imposer silence à ces langues impudentes. Dites-moi, si vous voyiez un chef de voleurs accomplissant ses hauts faits sur les grands chemins, dressant des embûches aux voyageurs, dépouillant les campagnes, emportant l'or et l'argent dans de profondes cavernes, ou les enfouissant dans la terre, emmenant des troupes d'animaux ou d'esclaves, entassant des habits de tout genre, possédant, en un mot, un riche butin, je vous le demande encore, déclareriez-vous cet homme heureux à cause de toutes ces richesses, et ne le jugeriez-vous pas plutôt misérable, à la pensée du supplice qui l'attend ? Mais il n'est pas encore saisi, il n'est pas encore tombé dans les mains de son juge, il n'a pas été jeté en prison, il n'a pas à se défendre contre un accusateur, en face d'un tribunal; non; il vit dans les délices, dans l'ivresse, dans l'abondance de tous les biens. Les choses présentes et sensibles ne font pas, néanmoins, que nous le jugions heureux; nous déplorons son malheur, au contraire, à la vue du glaive de la loi suspendu sur sa tête. Appliquez le même raisonnement aux riches et aux avarés; ne sont-ils pas comme des voleurs qui se tiennent en embuscade sur le bord des chemins, dépouillant eux aussi les passants, enfouissant le bien des autres comme dans d'obscures cavernes. Ne parlons donc plus de leur bonheur à raison des choses présentes, et ne voyons que leur malheur dans l'avenir, le redoutable tribunal devant lequel ils auront à comparaître, l'inévitable châtement, les ténèbres extérieures où ils seront plongés.

Les voleurs échappent souvent aux mains des hommes, nous le savons; mais cela ne nous empêche pas de repousser loin de nous et de nos ennemis eux-mêmes, ce genre de fortune et de vie. Quand il s'agit de la justice de Dieu, on ne peut plus même parler de la sorte; nul ne pourra se dérober à sa sentence, tous ceux qui vivent de fraudes et de rapines, tous sans exception attirent sur eux, comme ce riche, une vengeance éternelle, des supplices qui n'auront pas de fin. Repassons tout cela dans notre âme, mes bien-aimés, ne faisons pas du bonheur l'apanage de la fortune, mais uniquement de la vertu; ne tenons pas pour malheureux ceux qui vivent dans l'indigence; mais bien ceux qui croupissent dans le mal; n'arrêtons pas les yeux sur le temps présent, portons-les vers les choses éternelles; ne jugeons pas de l'homme par l'extérieur, mais apprécions-le par la conscience : ne voyant le bien, ne cherchant le bonheur que dans les actions vertueuses, marchons tous, riches ou pauvres, sur les traces de Lazare. Ce n'est pas un combat, ni deux, ni trois, qu'il soutint pour la vertu; il eut beaucoup plus d'ennemis à vaincre, la pauvreté, la maladie, l'isolement, l'abandon et l'oubli de ceux qui devaient lui venir en aide; de plus, il souffrait ainsi dans une maison qui pouvait aisément remédier à ses maux, sans que personne lui procurât le moindre

HOMÉLIES SUR LAZARE

soulagement. Ajoutez à cela qu'il voyait au sein des délices, et que dis-je, des délices ? au sein du désordre et de la corruption, l'homme dont il était méprisé, et dont l'insolente fortune semblait braver la justice de Dieu. Ajoutez encore qu'il n'avait pas sous les yeux l'exemple d'un autre Lazare, qu'il ne pouvait pas raisonner sa patience, en prenant la résurrection pour point d'appui. A tous ces maux, enfin, s'ajoutait l'opinion du vulgaire, toujours prêt à condamner les malheureux, et qui s'autorisait ici non d'une fortune de quelques jours, mais d'un malheur aussi long que la vie elle-même, et que mettait en relief le contraste de la vie du riche.

Quelle excuse pourrons-nous invoquer, en voyant cet homme supporter avec tant de courage toutes les douleurs réunies, si nous succombons sous la moitié de ce fardeau ? Vous ne pouvez pas, non, vous ne pouvez pas me présenter, ou me citer l'exemple d'un homme qui ait autant souffert. C'est pour cela que le Christ le place sous nos yeux comme un incomparable modèle : s'il nous arrive des afflictions, en considérant de combien Lazare nous surpasse, nous puiserons dans sa sublime philosophie une grande consolation, un adoucissement à toutes nos souffrances. Lazare est là comme le docteur de l'univers, pour apprendre à tous ceux qui souffrent, par la simple vue de son état, qu'il n'est pas de misère comparable à la sienne. Rendons grâce à la bonté de Dieu de tout ce que nous venons d'entendre; emportons de ce récit les fruits et les avantages qu'il renferme; qu'il nous accompagne partout, dans nos assemblées, dans nos maisons, et jusque dans l'agora; partout, encore une fois, et toujours nous puiserons dans cette parabole de nouvelles richesses, si bien que les maux présents nous seront plus légers, et que nous entrerons en possession des biens à venir. Puisse-t-il en être ainsi pour nous tous, par la grâce et la miséricorde de Jésus Christ notre Seigneur, à qui soient, en union avec le Père et l'Esprit saint, gloire, honneur, adoration, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.